

TEMPERATURE

De 11 décembre 1900.

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, P.M., N.P.M.) and Temperature (46, 55, 64, 36).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 11 décembre. Indications pour la Louisiane. Temps beau mercredi et jeudi; vents légers d'ouest à l'est.

UN BIEN GLORIEUX CENTENAIRE.

C'est aujourd'hui même que tombe le centième anniversaire de la translation des Etats-Unis de Philadelphie dans le district de Columbia. Nous avons beaucoup fouillé les annales de l'humanité ancienne et moderne, nous n'y trouvons rien de comparable.

Quand on se reporte à un siècle en arrière et que l'on mesure tout l'espace parcouru par l'Union depuis cette époque, on reste ébahi, confondu. Jamais peuple n'a offert un pareil spectacle, pas même le peuple romain.

Les progrès sont si prodigieux, si féconds, qu'ils dépassent le vertige et que l'on se prend à trembler devant l'avenir que fait présager un aussi prestigieux passé. Que l'on songe. Cette république qui ne le cède à l'Europe qu'il est en population qu'à la Russie, a en la plus chère de ses origines. Elle comptait à peine trois millions. En cent ans elle est arrivée au chiffre de près de quatre-vingt millions.

Elle ne possédait qu'une langue de terre le long des côtes de l'Atlantique; elle règne maintenant sur tout le continent nord-américain, de l'Atlantique au Pacifique. Ses extraordinaires conquêtes territoriales et politiques, ses conquêtes économiques sont plus merveilleuses encore. C'est plus par le commerce et l'industrie qu'elle domine que par la force des armes qu'elle nous donne le spectacle inégalable de plus riche de tous les peuples au lendemain de sa naissance. Cette union qui était, dès sa naissance, la patrie de la liberté et de la démocratie, est devenue soudainement la patrie des millionsnaires et des nababs, et nous la voyons aujourd'hui se faire la conquête des plus puissants royaumes et des plus formidables empires.

Nous ne voulons pas achever ce tableau; il nous mènerait trop loin, et les mots nous manqueraient pour exprimer l'éblouissement qu'il produit dans nos esprits. Il y a aujourd'hui, à la Maison Blanche et au capitola de Washington, une cérémonie grandiose, et l'on y célèbre les gloires de la fédération américaine. Nous n'en n'en sommes nullement étonnés. Nous la trouvons même quelque peu mesquine, en comparaison des glorieux événements qu'elle commémore, et nous n'avons qu'une prière à adresser au ciel, au ce moment, c'est que l'avenir puisse répondre aux prodiges du passé.

UNE REPUBLIQUE CHRETIENNE.

Le dimanche qu'il a passé à Paris, M. Krüger a demandé qu'on ne le troublât pas dans l'exercice de ses devoirs religieux.

Le président du Transvaal est un croyant et a donné le spectacle réconfortant d'un proscrit, d'un vaincu frappé dans ses enfants, dépourvu de sa patrie, et qui se soumet sans révolte, sans amertume à la volonté du divin Maître.

Il ne formule aucune plainte contre le destin, car le destin c'est Dieu qui le dirige, et M. Krüger est de ceux qui respectent les desseins de Dieu, alors même qu'ils en sont les victimes.

Relisez ses discours et dites si la foi tranquille, inébranlable qui lui inspire ne donne pas à l'éloquence du Président transvaal une noblesse, une élévation à laquelle toutes les conceptions philosophiques de nos hommes d'Etat ne sauraient atteindre.

Dans ce sentiment religieux, dans cette foi chrétienne que rien ne décourage, nous trouvons le secret de la stupéfiante résistance des Boers aux forces écrasantes de la Grande-Bretagne.

Il savent que leur cause est juste et que devant le Seigneur ils pourront répondre sans appréhension de leurs actes et de leurs résolutions.

Cette pensée leur sert de toute cravate; ils vont au combat, à la mort, le front haut et l'âme serena.

Dieu le veut ils valent, s'ils succombent c'est qu'il est dans les décrets de la Providence qu'ils abandonnent le sol natal et se créent plus loin vers le Nord une nouvelle patrie. Ils se résignent, ils obéissent.

La foi chrétienne a fait de cette poignée de paysans un peuple de héros. Mais leur destinée n'est pas accomplie et si les Anglais les chassent de chez eux, tôt ou tard ils les retrouveront sur leur route et peut-être se jour-là les circonstances seront-elles moins favorables aux ambitions de l'Angleterre.

Que les gouvernants, qui proscrivent Dieu de leurs paroles et de leurs actes et qui interdisent à leurs marins de mettre leurs drapeaux en berne le vendredi saint, méditent cet enseignement — la défense républicaine leur laisse des loisirs.

Le premier billet de banque

Les vitrines du cabinet des Estampes, au Musée britannique de Londres, viennent de s'enrichir d'une vignette extrêmement curieuse. Il s'agit d'un billet de banque émis en Chine sous le règne de l'empereur Haung-Wa, il y a cinq siècles et demi.

C'est le plus ancien spécimen de papier-monnaie qu'on ait jamais trouvé, puisqu'il est antérieur de trois cents ans aux billets émis par la première banque européenne, celle de Stockholm. A ce titre, et comme provenant du Céleste Empire, sur lequel se concentre actuellement l'attention du monde civilisé, le billet de banque chinois obtient un vif succès de curiosité.

Placé au centre de la vitrine des anciens imprimés de l'Extrême-Orient, couvert de caractères bizarres que les savants du British Museum ont eu beaucoup de mal à déchiffrer, cet intéressant spécimen, qui mesure 48

centimètres de longueur sur 28 et demi de large, est en très bon état de conservation. Est-ce que les Chinois, auxquels on prête déjà l'invention de la poudre à canon, etc., n'auraient aussi inventé le billet de banque?

UN NOUVEAU FUSIL.

Les Suédois ont inventé un nouveau fusil. C'est un fusil automatique qui ressemble, extérieurement, au mousquet, et à la même calibre.

Lorsqu'il le magasin est rempli de cartouches, celles-ci entrent automatiquement dans la chambre, sans que le tirant soit obligé de manœuvrer la culasse mobile après chaque coup tiré. Une fois le magasin chargé, le soldat n'a plus qu'à viser et à appuyer sur la détente.

Les ministres prirent connaissance du discours auquel ils se rallièrent sans en modifier un iota.

Enfin, on fit répéter à diverses reprises la lecture de la harangue officielle. De bonne grâce, la jeune reine se prêta à cet exercice. La veille de couronnement, à la répétition générale, on voulut aussi lui faire répéter « la prestation de serment ».

Les gens de la cour et les ministres s'attachèrent cette verte riposte: — Le serment est un acte de conscience et de courage. On ne prépare pas, on ne répète pas un serment.

Ces quelques traits dépeignent la femme. Et je n'ai nullement été surpris de la noble attitude de la reine Wilhelmine envers le président Krüger. Peu de souverains, peu de gouvernements ont le caractère aussi bien tempéré.

A mon avis, les femmes françaises s'honoreraient en déposant dans la corbeille nuptiale de cette vaillante jeune fille un souvenir de leur admiration et de leur respect.

Recevez, etc. L. F. Notre confrère le Petit Bleu de Bruxelles, nous adresse la dépêche suivante: Bruxelles, 26 novembre. — Non seulement le Petit Bleu applaudit à l'idée de M. Krüger d'offrir un cadeau nuptial à la jeune reine Wilhelmine. En notre époque de violence et de hâchets viriles, la gracieuse souveraine des Pays-Bas a donné à tous, dans une forme charmante et modeste, un grand exemple de courage et de douce humanité.

Aussi toutes les femmes devraient-elles considérer avec fierté les actes de grande énergie posés par cette jeune reine, et s'en féliciter pour tout le sexe, car ils montrent ce que peut une jeune fille honnête, instruite, digne et vaillante.

J'ai été à même de connaître quelques traits de son enfance et je vous les raconte, car ils sont de nature à intéresser vos lecteurs. Wilhelmine avait pour gouvernante une respectable miss anglaise, qui fut son professeur de géographie. Un jour, la future reine fut à subir l'épreuve d'un examen. La miss lui fit dessiner un tableau la carte d'Europe. Wilhelmine s'exécuta. Tous les pays de l'Europe ont été notés et figurés bien en place sur le tableau. Toutefois, la Hollande y apparait dans des proportions exagérées.

— Voilà l'Europe telle que je la conçois, dit la jeune reine. — Pardon, répondit la miss. Vous avez oublié le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne.

— Ah! oui, répondit la future souveraine, vous avez raison. Voici votre Royaume-Uni. Et elle traça sur le tableau trois points minuscules; elle en grossit le dernier l'Irlande.

Un caractère. Un autre fait est digne d'être rapporté. Ancien homme d'Etat de Hollande ne se démentira. Le conseil des ministres avait émis un discours du trône, remarquable, qu'on espérait être lire à la souveraine, le jour de son inauguration. Elle, de son

côté, avait préparé le sien en silence, sans en parler à personne, pas même à sa mère. Le jour fixé, le chef du cabinet vint donner à la cour lecture de la harangue rédigée par le conseil. La jeune reine et sa mère prirent un vif intérêt à cette lecture. Après une légère pause, Wilhelmine exprima son mécontentement. A la stupéfaction de sa mère, elle ne se gêna pas pour déclarer au premier ministre que son discours ne lui convenait aucunement.

— Veuillez lire le mien, dit-elle; c'est celui-là que je prononcerai.

Les ministres prirent connaissance du discours auquel ils se rallièrent sans en modifier un iota.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

LIVADIA.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Les vœux inquiets, les regards, les espérances se tournaient encore ces jours derniers vers ce château de Livadia; que la souffrance visitait. Depuis trois générations il est le séjour préféré des tsars.

On entend, pour la première fois, parler de la terre de Livadia en 1820. Elle appartenait à un chef arabe; elle passa ensuite dans les mains du comte Potocki. Celui-ci, qui avait le projet de construire, avait à son service un architecte, Montgiffre, qui lui bâtit 60 maisons en quatre ans. Celle de Livadia fut du nombre. Les héritiers du comte Potocki la vendirent ensuite à Alexandre II. Depuis, mille constructions de toute sorte se sont dispersées dans les 300 hectares du parc.

De quelque côté qu'on y arrive en partant de la côte Sud de la Crimée, on n'atteint la plaine de Livadia qu'après avoir franchi les escarpements du rivage. Alors cette belle étendue calme et ombragée s'étend devant les regards, sous un ciel bleu. Au fond du paysage monte doucement la chaîne d'Yalta, qui ferme la vue. Au-delà, on a derrière soi la mer, devant soi les montagnes. Et Livadia occupe tout l'entre-deux.

Le parc est dessiné avec toute la liberté du style anglais. Mais les essences y sont orientales. Une olivette bien conduit à une forêt de platanes. Voici des cèdres noirs et plats, des cyprès légers et droits, des baissous de magnolias. Partout des fleurs, et de toutes sortes: des massifs de roses alternent avec des massifs de chrysanthèmes. Plus loin, la nature semble comme abandonnée à elle-même. On entend chanter une fontaine dans la solitude. L'une d'elle s'appelle la fontaine de Vénus. L'eau s'écoule d'une urne tenue par la figure de marbre élevée sur un sarcophage. Statue et sarcophage viennent de Pompéi.

Partout, au milieu des arbres, s'élevaient mille fabriques. Ici, une villa, puis la suite du tsar; là, une maison rustique avec un toit rouge. Près de la mer, le palais de Crlikki; plus loin, celui d'Al Fédor. Et, partout, des vignes, nouées et sèches, s'élevaient aux colonnades, rampant le long des toits, grimpaux aux murs, accrochant des festons et répandant partout l'ombre de leurs pampres. Une des maisons a été construite par Alexandre III, alors Césarévitch. C'est une reproduction du palais tartare de Bakht Serai, un assemblage de tours, de minarets, de galeries mauresques, de colonnades, de fenêtres sculptées, le tout d'une couleur rose qui s'harmonise à la verdure des arbres.

Le château lui-même est une maison à deux étages, assez élégante et pourtant très simple, avec une façade vers les montagnes et une autre vers la mer. Devant la première s'étend une grande pelouse, avec un jet d'eau. Devant l'autre règne des arbres profonds. De ce côté, la maison s'échève par une sorte de véranda, ornée dans le style chinois et couverte de bambous. L'ensemble paraît d'une villa plutôt que d'une résidence impériale. Ce n'est pas Versailles, mais un Tsarou, qui serait vrai. Le charme de Livadia vient du ciel par des arbres, de la mer. La, un prince se plaît à être un homme.

Canserie Musicale.

"LE TROUVÈRE."

C'est toujours un événement, aux Etats-Unis, qu'une première représentation de "Le Trouvère." Les Américains sont entrés dans le monde de l'art, au bruit de la musique de cet opéra. Verdi a été en quelque sorte leur premier professeur de musique. De là, leur prédilection pour l'œuvre qui a fait toute sa renommée. Les mélodies, d'aillieurs, y ont une allure violente, batailles, révolutionnaire. "Le Trouvère" a été conçu à l'époque où l'Italie était en feu, où l'insurrection allait élever son front contre l'Autriche. Tout y respire